

11 JUIN 1984

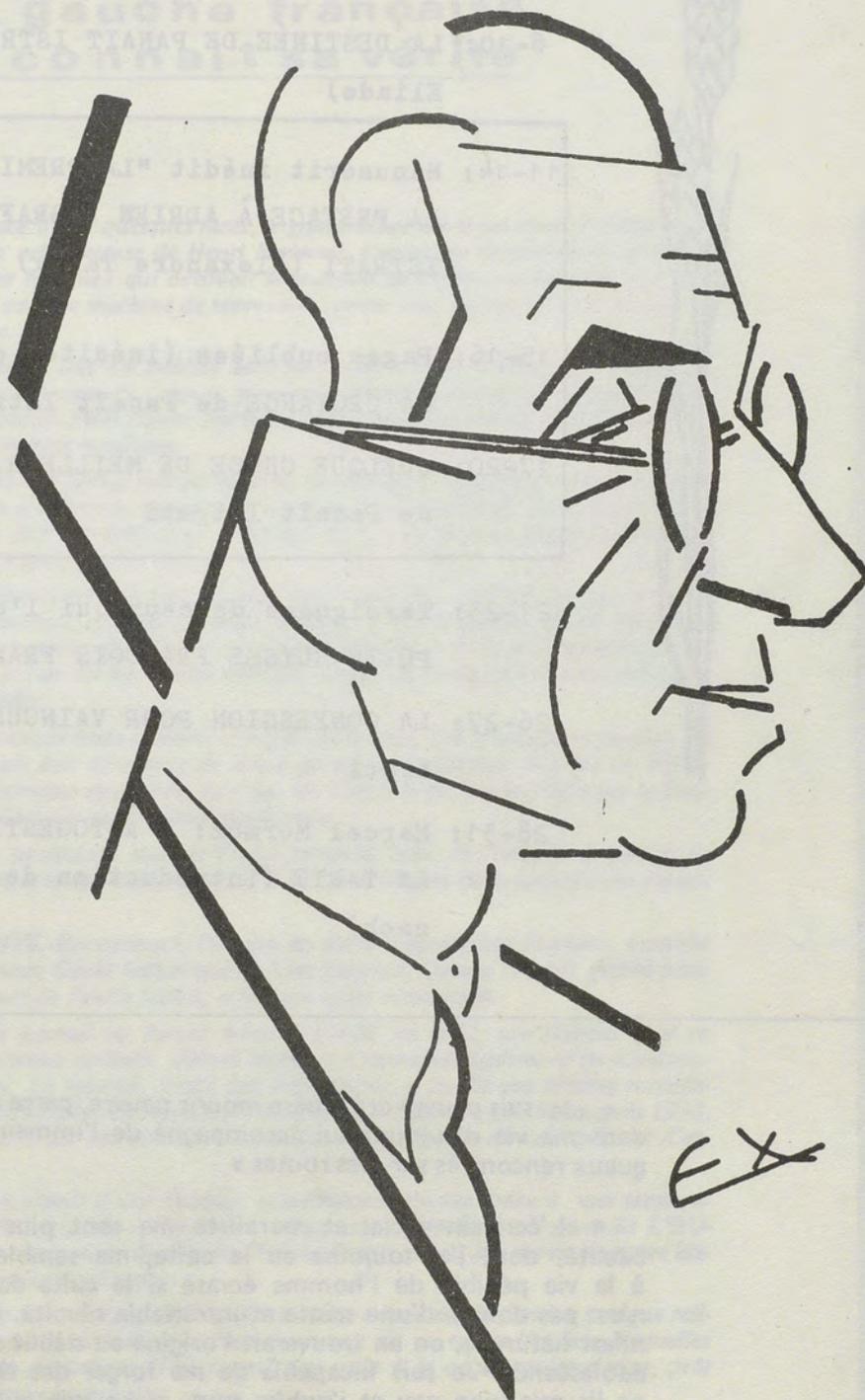
P I P<sub>1</sub>  
0397--488 X



**CAHIERS  
DES  
AMIS DE Panaït Istrati**

**10**

JUIN 1978



EX

**PANAÏT ISTRATI**

LES AMIS DE PANAIÏT ISTRATI  
42, rue du Dr-Santy  
26000 Valence. Tél. 43.29.92

**8 Francs**

# SOMMAIRE

N° 10 - JUIN 1978



Page 3-5: PANAIT ISTRATI SORT DU PURGATOIRE (Marcel Mermoz, Christian Golfetto)

6-10: LA DESTINÉE DE PANAIT ISTRATI (Mircea Eliade)

11-14: Manuscrit inédit "LA PREMIÈRE VERSION DE LA PRÉFACE À ADRIEN ZOGRAFFI DE PANAIT ISTRATI (Alexandre Talex)

15-16: Pages oubliées (inédites en français): MA CROYANCE de Panaït Istrati

17-20: QUELQUE CHOSE DE MEILLEUR, DE PLUS HUMAIN de Panaït Istrati

21-23: Témoignage de ceux qui l'ont connu: LE POÈTE SUISSE FRANÇOIS FRANZONI

26-27: LA CONFESSION POUR VAINCUS de Panaït Istrati

28-31: Marcel Mermoz: L'AUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE (introduction de Jean-Marie Domenach)

• «Je suis pauvre et j'espère mourir pauvre, parce que je marche dans ma vie d'aujourd'hui accompagné de l'immense famille des gueux rencontrés sur mes routes.» -

• «L'écrivain social et moraliste me sont plus chers, car la beauté, dont j'ai toujours eu le culte, me semble une offense à la vie pénible de l'homme écrasé si le culte de cette beauté n'est pas doublé d'une sainte et intraitable révolte. Cette attitude m'est naturelle, on en trouverait l'origine au début même de mon adolescence. Je suis incapable de me forger des théories, car je ne lis que bien peu et j'oublie tout, je ne suis qu'un paquet de sentiments.» -

PANAIT ISTRATI

# PANAÏT ISTRATI SORT DU PURGATOIRE...

**la gauche française  
reconnait sa vérité**

*Nous avons commencé il y a quelques mois, le grand débat sur le cas Panaït Istrati, provoqué par la campagne calomnieuse de Henri Barbusse. Campagne furibonde, pour punir l'auteur de «Vers l'autre flamme» qui dévoilait la trahison de l'idée communiste et l'existence -déjà- du Goulag comme machine de répression contre tout défenseur de la dignité et de la liberté de l'homme.*

*Les premiers documents ont été publiés dans nos «Cahiers» en confrontation avec les accusations de Barbusse. A ceux-ci s'ajoute la récente réédition par notre Association de la «Confession pour vaincus» (Vers l'autre flamme), témoignage déchirant d'un écrivain trahi dans sa foi en une humanité meilleure.*

*Notre débat et ce livre d'Istrati ont eu un écho retentissant parmi nos lecteurs et amis. Les anciens admirateurs d'Istrati de même que ceux qui ne connaissent ni son œuvre ni sa position courageuse en face du stalinisme nous ont écrit avec enthousiasme et émotion, heureux, qu'enfin justice soit faite.*

*Bien entendu ce débat n'est pas clos. Il n'est pas l'une des «entreprises de ce genre fondé sur la piété et l'amour», comme on peut le croire. C'est la défense d'une vérité historique qui réclame la lumière du jour. Il se poursuivra, donc, avec tous les documents amassés durant ces 43 ans de silence injuste afin que toutes les accusations soient anéanties par des preuves irréfutables.*

*Les générations contemporaines doivent corriger les erreurs des générations passées. La mémoire de Panaït Istrati doit être lavée de toute accusation politique. Il a été un défenseur de la conscience humaine opprimée, non par les classes exploiteuses, mais par la férocité et l'arbitraire d'un Etat qui se proclame prolétarien.*

*Quelques «prises de positions» dans la Presse française nous ont remplis de joie et de confiance. Nous prenons acte qui aujourd'hui et à pas sûrs, l'heure de la justice pour Panaït Istrati s'approche.*

*D'abord, L'HUMANITÉ. Récemment, l'organe du Parti Communiste Français, a publié un article «Sur le nouveau Gorki balkanique», dont l'auteur, Claude Prevost, prend position contre les détracteurs de Panaït Istrati, refoulant toute accusation.*

*L'HUMANITÉ est le journal où Panaït Istrati a publié, en 1921, son premier récit en français, avant qu'il devienne écrivain. Marcel Martinet a reproduit également de nombreuses pages de ses œuvres. Le journal, fondé par Jean Jaurès, a publié des articles retentissants sur la force artistique d'Istrati, considéré comme «l'un des nôtres». Mais après 1930, le même journal a déversé sur cet écrivain une avalanche furibonde de calomnies et d'accusations.*

*C'était le douloureux aspect d'une époque, actuellement révolue grâce à une saine autocritique, expression du véritable communiste. «Que nous le voulions ou non, dit L'HUMANITÉ d'aujourd'hui par la voix de Claude Prevost, Panaït Istrati fait partie de notre histoire et de son aspect le plus douloureux».*

*Il est vrai que Panaït Istrati était, dans sa foi sociale, animé d'une ferveur presque religieuse. On connaît ses déclarations faites aux journaux de ce temps-là, dans lesquelles il blasphémait le régime capitaliste. Il se considérait utile à la cause prolétarienne, prêt à se sacrifier pour le «nouveau monde».*

*L'écroulement de la foi de Panaït Istrati, dans l'Etat Soviétique, était-il dû seulement à cette «ferveur presque religieuse» ?*

La réponse est donnée par le même Claude Prevost, qui constate que l'écrivain roumain «s'était heurté à une réalité qui l'a choqué brutalement». Ce choc l'a désenchanté amèrement et l'a obligé «à une dénonciation lucide de pratiques incompatibles avec le socialisme tel qu'il veut être, et que rien ne peut justifier, ni la sauvagerie des mœurs, ni la dureté des temps».

«Dès lors - continue l'article de L'HUMANITÉ. - Istrati est traité comme un «renégat», conformément à ce curieux abus de vocabulaire ecclésiastique qui infeste (pour longtemps !) le langage des communistes».

En fonction de ce vocabulaire d'essence stalinienne (disons-nous), l'auteur de l'article considère que les attaques de Barbusse ont «une violence dans l'injure, qui aujourd'hui étonne. A cela s'ajoute la calomnie. (...) Istrati est du même coup catalogué comme fasciste, alors qu'il vit mal (N.R. en Roumanie) en butte aux tracasseries, aux persécutions et à l'espionnage policier».

Claude Prevost traite de la «Confession pour vaincus» (Vers l'autre flamme) réédité par notre Association, qu'il apprécie comme un «texte d'intérêt capital», accompagné dans la nouvelle édition «d'une somme impressionnante de documents qui fournissent une véritable introduction à la lecture de Panaït Istrati et permettent au lecteur actuel de mieux accéder à la compréhension d'une époque».

Une époque, -ajoutons-nous,-douloureuse pour la conscience humaine, outragée dans sa vérité, menacée dans son existence. Nous croyons avec fermeté que cette époque-là continue à vivre de nos jours. Les droits de l'homme sont foulés aux pieds dans ces pays socialistes, y compris chez leur grand patron ; toute tentative de défendre la conscience humaine est punie là-bas par privation de liberté dans les camps du Goulag, méprisant toutes les protestations de l'étranger.

Panaït Istrati a dénoncé la présence du Goulag, d'il y a presque 50 ans. Nous nous rappelons de ses paroles, parues dans une revue d'époque ;

«Justice pour tous les millions d'humains qui gémissent sous le joug des Soviets, non seulement pour Victor Serge. L'affaire Roussakov est l'un des milliers d'abcès dont se meurt la Révolution (...) Seule la classe ouvrière de l'Internationale l'ignore. Elle seule est trompée, amadouée et ameutée (...) Ma foi de toujours est bien simple et se résume en quelques mots : je suis, j'ai toujours été, contre l'exploitation de l'homme par l'homme, contre l'injustice, contre la tyrannie (...) Je reste l'ami de l'homme écrasé et l'adversaire irréductible de toutes les tyrannies». (Daté : Bucarest, le 26 mai 1933).

Ce cri de douleur et d'appel contre la destruction de l'homme, non par la faute d'une classe exploiteuse, mais par un Etat qui se prétend prolétarien, a résonné à maintes reprises, courageux et solitaire, dans les années 1930-1935.

Claude Prevost rend justice à cette voix qui défendait la conscience humaine outragée, la vie de millions d'idéalistes trahis dans leur foi. Il écrit en conclusion : «Il faudra bien reconnaître à Panaït Istrati le rôle glorieux (mais ingrat !) de pionnier».

C'est la consécration d'une vérité qui n'a besoin d'autre commentaire...

Marcel MERMOZ  
Christian GOLFETTO

\*\*\*

L'HUMANITE du 21 avril 1978

## Sur " le nouveau Gorki balkanique "

Panaït Istrati : « CONFESSION POUR  
VAINCUS », édité par la Fondation  
P. Istrati.

C'est ainsi que Romain Rolland n'hésitait pas à qualifier cet écrivain d'origine roumaine (1884-1935) qui

connut, avant-guerre, une juste renommée. Dans une chronique de janvier 1969, André Stil a rappelé ici-

←  
même l'importance de cette œuvre.

En effet, que nous le voulions ou non, Panaït Istrati fait partie de notre histoire et de son aspect le plus douloureux. Comme on disait alors, c'était un « compagnon de route » des communistes, un écrivain fêté par toute l'intelligentsia progressiste. Pour Henri Barbusse, ses livres « éclataient comme un météore... », il faisait « entrer dans la maison des lettres la lumière du grand jour »...

En 1927, puis en 1928 (en compagnie de l'écrivain grec Nikos Kazantzakis, Istrati séjourne en URSS. Il y était parti tout animé d'une ferveur religieuse. Il se heurte donc à une réalité qui le choque brutalement. Mais dans sa réaction, il y a deux choses : le désenchantement amer qui marque toujours la fin des utopies abstraites mais aussi la dénonciation lucide de pratiques incompatibles avec le socialisme tel qu'il veut être et que rien ne peut justifier, ni la « sauvagerie des mœurs » ni la « dureté des temps ».

Il consigne donc cette expérience dans cette *Confession pour vaincus*, parue en octobre 1927 et que reproduit ce « cahier » édité par l'Association des amis de Panaït Istrati (1). Dès lors, Istrati est traité comme un « renégat », conformément à ce curieux abus de vocabulaire ecclésiastique qui infeste, (pour longtemps !) le langage des communistes. Il est attaqué, notamment par Barbusse, avec une violence dans l'injure qui, aujourd'hui, étonne. A cela s'ajoute la calomnie : retourné dans la Roumanie, alors fasciste, Istrati est du même coup catalogué comme fasciste, alors qu'il y vit mal, en butte aux tracasseries, aux persécutions et à l'espionnage policier : une monographie publiée en 1976 à Bucarest fait totalement justice de ces accusations calomnieuses.

Sous peine de tomber dans le

manichéisme, tentation commode, on ne peut aujourd'hui appliquer à Barbusse et à ceux qui, comme lui, ont violemment attaqué Istrati, des procédés du même ordre. C'est une tentation à laquelle, me semble-t-il, certains rédacteurs de ce cahier ne sont pas loin, parfois, de succomber. Concernant Istrati, ils n'évitent pas toujours non plus le ton hagiographique : mais c'est la rançon (finalement légère) des entreprises de ce genre, fondées sur la piété et l'amour. En outre, ils accompagnent un texte d'intérêt capital d'une *somme impressionnante de documents* qui fournissent une véritable introduction à la lecture de Panaït Istrati et permettent au lecteur actuel de mieux accéder à la compréhension d'une époque.

Il y a toujours eu des communistes qui ont aimé Istrati; jadis, (bien avant 1969 !), notre camarade Louis Daquin avait tiré d'un de ses romans un beau film, qui portait le même titre, *Les Chardons du Baragan* — façon de signifier, peut-être, que l'œuvre d'Istrati ne pouvait pas être bannie de notre héritage ? La lecture de ce cahier passionnant ne peut que nous renforcer dans cette conviction — et il faudra bien reconnaître à Panaït Istrati le rôle glorieux (mais ingrat !) du pionnier, lorsqu'il écrivait à la fin de 1928 (et au secrétaire du Guépéou) : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas vu que cela en parcourant l'Union. J'ai vu aussi et surtout l'œuvre socialiste qui m'a à chaque pas fait crier de joie. Mais si vous voulez que j'en parle avec force, il faut me permettre de dire aussi le mal, de le dire avec mesure, avec pitié, avec ménagement, mais de le dire. »

CLAUDE PREVOST.

(1) 42, rue du Docteur-Santy, 26000 Valence.

### ACTUALITÉS « PANAIT ISTRATI » DANS LE MONDE

- La maison Gallimard vient de faire une nouvelle édition des œuvres choisies de Panaït Istrati en 4 volumes. L'édition reliée est identique à celle de 1969, épuisée. Le Tome I se trouve déjà en librairie.
- La maison d'édition « PLANETA » de Barcelone vient de sortir, dans une belle édition reliée : MIJAIL Y OTRAS OBRAS de Panaït Istrati. Outre Mikhaïl, cet ouvrage groupe aussi « pour avoir aimé la Terre », « confiance » et « la famille Permulter ». L'ouvrage est sorti dans la collection « Grandes Narradores Universales » après Albert Camus, William Faulkner, François Mauriac, Graham Greene, Isaak Babel et d'autres.
- Kyra Kyralina de Panaït Istrati a été rééditée l'année passée à Barcelone par les éditions « Luis de Caralt » et traduite par Ramon Hervas. Le récit istratien est paru dans la collection « Biblioteca universal. Série : Novela ». On reproduit l'édition Gallimard, y compris la Préface de Joseph Kessel.



**A** la mort de Panaït Istrati, la réserve que la Presse roumaine a gardée n'est pas sans signification. Tandis que les journaux d'Europe publiaient de longs articles biographiques et critiques sur le célèbre prosateur de Braïla, - la majorité des journaux roumains se sont contentés d'une courte note ou d'un article plein de réticences. La mort d'un dignitaire indigne, ou même d'un écrivain de deuxième ordre aurait provoqué sans doute un copieux gaspillage d'encre. Des journées entières on aurait discuté "la vie et l'oeuvre" du grand homme. Des journées entières, les pages des journaux auraient été occupées par des photos, des souvenirs, des études, des critiques et des panégyriques.

La mort de Panaït Istrati est survenue à un moment où celui qui fût le grand écrivain et l'héruit des humiliations humaines de partout, avait perdu presque toutes les sympathies et avait indisposé la majorité des protecteurs.

Panaït est mort presque dans la solitude...

Cet homme et ce grand écrivain a eu, certainement, une destinée à lui, qui l'a empêché d'adhérer n'importe comment et sous n'importe quelles conditions, - qui l'a empêché, avant tout, de vivre heureux et confortablement le reste de vie que lui aurait concédé la tuberculose.

**S**e trouvant au sommet de la gloire, lorsqu'il se préparait à partir pour l'Union Soviétique, - toute la Presse de gauche le glorifiait les éditeurs se bousculaient pour le publier et le traduire, le public de partout, surtout le public prolétaire, attendait avec avidité ses livres. Istrati aurait pu, à ce moment-là, devenir le plus populaire écrivain de gauche. Il avait du talent, avait la force, avait le succès ; derrière lui y avait des millions d'hommes, des centaines de journaux et de revues, des fonds colossaux.

Qu'est-ce qu'a déterminé cet homme, au sommet de la gloire et avec de grandes possibilités d'enrichissement, à critiquer la Russie Soviétique ? Pourquoi n'a-t-il pas imité l'attitude de Barbusse, un écrivain médiocre et infiniment inférieur à Istrati, qui ne s'est permis ni une observation, ni une critique, ni une réserve face à la Russie Soviétique et à la tactique du Parti Communiste ?

Si Istrati avait réussi, à l'encontre de ses convictions, à adhérer les yeux fermés, - à sa mort aurait pleuré la Russie toute entière et la moitié de l'Europe. A Leningrad, toute son oeuvre aurait été éditée, traduite en russe. "La Nouvelle Revue Française" et "Europe Nouvelle" lui auraient dédié des numéros à 300 pages. Les comités antifascistes du monde entier auraient voté des motions de protestation contre le gouvernement roumain, - comme d'habitude dans de telles occasions solennelles ou tristes. La revue "Cuvîntul Liber" (La Parole Libre) aurait commencé par une phrase cadencée : "L'ame des hommes vient de mourir"...

**S**i, tout au moins, Istrati était passé, tout de suite après son divorce d'avec l'idéologie communiste, dans le camp fasciste ! Si tout au moins, il avait fait une interview avec Hitler, et avait écrit un livre politique nettement anticommuniste ! A sa mort, d'autres millions d'hommes auraient pleurer ! La Presse fasciste, au moins, lui aurait rendu hommage.

Mais Istrati a eu une stupéfiante capacité de rompre les amitiés, à détériorer ses relations, à se compromettre. Depuis son retour de Russie et jusqu'à sa mort, il a été et est resté un "renégat", un "haïdouc de la Sigouranza", un "fasciste" et un "antisémite". En même temps, les partis et la presse d'extrême droite continuaient à l'injurier et à le calomnier. La réserve sceptique et en quelque sorte antipolitique d'Istrati, dans ses dernières années, l'avait rendu odieux aussi dans le camp adverse au communisme.

Dans la semaine de la mort d'Istrati, j'ai entendu deux opinions qui coïncidaient parfaitement, quoique exprimées par des hommes situés sur des positions adverses. Un ami, communiste, s'est exclamé : "C'est un imbécile vendu à la Sigouranza qui vient de mourir". Un ami, d'extrême droite, a avoué : "Tant mieux qu'il soit crevé !".

Mes amis, sans se connaître, s'entendaient à merveille ...

Le silence qu'a gardé la Presse romaine à la mort d'Istrati a été, donc, "justifié" : Istrati était un homme compromis et un auteur douteux.

On oubliait le grand amour pour les hommes dans l'oeuvre d'Istrati, sa grande révolte contre l'humiliation et la pauvreté des classes subjuguées, - de même qu'on oubliait la renommée que la Roumanie avait gagnée à l'étranger par le travail et par le talent de cet homme. Ce n'ont pas réussi à réaliser les millions de lei dépensés par la propagande et par les articles payés dans la Presse étrangère, - a fait "Kyra Kyralina". Ce que n'ont pas réussi à faire tous les comités antifascistes de Roumanie, dix mots exprimés carrément par ce célèbre docker avaient réussi.

Il y a longtemps qu'on a oublié tout cela. Istrati avait embrassé trop d'hommes; avait trahi par conséquent trop de chefs, trop de doctrines, trop de sottises.

**L**a destinée d'Istrati est d'une dramatique simplicité. Ce grand écrivain a cru que le devoir de chaque homme qui tient une plume c'est d'avoir une attitude politique et sociale. Le grand succès d'Istrati dans la Presse de gauche est dû peut-être pas à son talent, qu'à son "attitude" politique. Istrati a oublié qu'aucun écrivain

ne peut plus renoncer à "l'attitude" qu'il n'avait embrassée qu'au risque de se compromettre définitivement. Istrati n'a pas su - il n'avait pas dû l'apprendre - que celui qui adhère à une attitude politique militante ne peut plus prétendre rester libre, garder "l'esprit critique" pour faire des observations et recevoir de remerciements pour cela.

Istrati a fait la grande erreur de se retirer, d'avouer publiquement ses erreurs. Aujourd'hui, de tels hommes ne sont plus nommés hommes à scrupules, mais renégats.

**C**est le temps de l'opinion politique nette et définitive. Il faut fermer les yeux devant les fautes, ne pas entendre les injustices, ne pas voir les crimes perpétrés tout près de toi, commis par les tiens, - par contre lutter sans cesse pour la victoire idéologique et effective du parti.

Istrati n'a pas pu croire à un mythe, après avoir été convaincu que celui-ci cache des injustices et des crimes. Néanmoins, aujourd'hui, il n'y a que les mythes qui aient prises sur les consciences et seulement par eux qu'on atteint la victoire.

Les hommes quittés par Istrati se sont vengés à leur manière: par le silence, par la calomnie, pour le compromettre. La plus odieuse calomnie a été répandue par les journaux français d'extrême gauche: Istrati payé par la Sigouranza roumaine! Comme s'il avait besoin d'argent, il n'en aurait pas trouvé en Russie Soviétique, où il avait été invité et reçu les bras ouverts.

Quelques mois avant sa mort, Panaft Istrati se plaignait, peiné et enragé contre les calomnies. Il n'avait pas le droit de le faire. Le front politique, qu'il avait quitté, se vengeait avec des armes politiques: en le compromettant et le calomniant.

Istrati parlait d'humanité, de loyauté, de respect de l'adversaire et d'autres vertus de la lutte droite. C'est ainsi que Panaft Istrati démontrait combien peu vivait-il dans l'actualité, combien "vieux temps" était-il, combien loin de l'homme de nos jours. Il est mort vaincu; non par la maladie, que par la nouvelle mentalité, qu'il n'a pas connue et peu comprise.

**P**our moi, cette destinée d'Istrati est significative. S'il n'avait pas "adhéré" - comme homme, et comme écrivain - à un parti politique, son oeuvre aurait été peut-être plus accomplie et sa vie moins déchirée par inutiles cruautés. La seule et la grande arme de n'importe quel écrivain c'est son indépendance face à n'importe quelle information politique; c'est la conscience de sa mission, spirituelle et nationale.

Sans le savoir, et accablé par l'homme Istrati, l'écrivain Istrati a trahi d'abord la mission vis-à-vis de soi-même et de son oeuvre! L'autre "trahison" ( qui constituait un retour à l'autonomie, à la liberté, à la

( Suite page 14)

\* \* \* \* \*

# COLLOQUE INTERNATIONAL PANAIT ISTRATI

(Nice - 10 au 15 décembre 1978)

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos amis que le « Colloque International Panaït Istrati » aura lieu entre le 10 et le 15 décembre 1978.*

*Patronné par l'Université de Nice, il se tiendra dans une des salles du Département des Lettres Modernes de la Faculté des Lettres.*

*Avec l'ami Alexandre Talex, nous avons rencontré le directeur, Monsieur André Daspre, dans un fructueux échange de vues.*

*Le Département des Lettres Modernes s'occupera du « Secrétariat du Colloque ». Voici l'adresse :*

**Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
98, boulevard E. Herriot - 06036 Nice  
Tél. : 86.35.00**

*Ce Colloque a reçu l'appui et l'accord des services culturels de l'Ambassade de la République Socialiste de Roumanie à Paris. Il est bon de souligner que c'est Monsieur Junesco, attaché culturel, qui a bien voulu accueillir chaleureusement cette initiative de manifestation culturelle d'amitié Franco-Roumaine.*

*Après son départ en Roumanie, contact a été pris avec son successeur, M. Irinel Branzaru. Ce dernier nous a assuré son appui pour mener à bien cette manifestation culturelle en faveur d'Istrati.*

*A ce titre nous sommes d'ores et déjà assurés de la participation de trois universitaires et écrivains roumains (dont Al. Opréa et notre ami Alexandre Talex).*

*Mme. Margareta Istrati, veuve de l'écrivain, sera présente dans cette délégation.*

*Une des salles de la Faculté des Lettres abritera une Exposition, photo-documentaire, consacrée à Panaït Istrati. Ce grand ensemble de photos, fac-similés, documents a été préparé par le « Musée de la Littérature Roumaine » de Bucarest.*

*Après le Colloque de Nice, l'Exposition sera confiée à notre association qui l'utilisera pour des conférences et expositions itinérante à travers la France.*

*Nous sommes heureux d'annoncer aussi que nous ferons en même temps l'ouverture officielle du nouveau « Centre de Documentation Panaït Istrati », au sein de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres et Sciences Sociales de Nice. Alexandre Talex en assure, en ce moment, le rassemblement, le classement et la photocopie de tous les documents dont nous disposons.*

*Ce deuxième Centre de Documentation, permettra aux chercheurs, aux étudiants de cette Université, d'avoir à disposition les œuvres, la correspondance (avec R. Rolland, E. Benz, De Jong, Georg Brandes etc) et toutes les publications concernant l'écrivain. Nous remercions M<sup>lle</sup> Monique Baréa, directrice de la Bibliothèque, d'avoir facilité cette réalisation.*

*Nous rendons nos amis attentifs afin de ne pas confondre cette manifestation, avec l'inauguration du Centre de Documentation Panaït Istrati de Paris à l'Institut Coopératif de Paris (7 avenue Franco-Russe (7e)) qui lui précèdera.*

*Nous adressons un pressant appel aux membres de notre « Comité d'honneur », aux écrivains, historiens, journalistes français, à tous les professeurs et Universitaires, aux étudiants pour nous aider par leur présence et leur participation, afin que cette manifestation culturelle prolonge le rayonnement culturel de l'œuvre de Panaït Istrati.*

*Des précisions supplémentaires, pour ce colloque, seront données dans notre prochain numéro.*

*Marcel Mermoz*



\* manuscrit inédit \*

*Panaït Istrati*

## la première version de la „préface à adrien zograffi“

Une découverte qui intéresse  
l'histoire de la littérature

**E**n 1932, Panaït Istrati commence un nouveau cycle de son oeuvre : La vie d'Adrien Zograffi, "j'écrirai-disait-il, -un "Adrien Zograffi" honnête, où il y aura encore moins d'art que dans "Jean-Christophe" et aucune documentation. Point de ressemblance, sinon dans l'âme. L'art de mon Adrien, ce sera ma vérité, mon désir de justice. Le document, moi, ma parole. Te voilà prévenu, lecteur(...) Tu dois trouver ton compte dans chaque volume, ou me quitter promptement."

Le premier volume qui ouvre cette série est "La Maison Thüringer", précédé par la "Préface à Adrien Zograffi ou les aveux d'un écrivain de notre temps".

Cette préface "belle et poignante" a été bien accueillie par la presse française et le public lecteur ; elle lui a valu une polémique avec Magdeleine Paz.(1) A ses critiques, Panaït Istrati a donné une verte réponse par son fameux article - confession "l'Homme qui n'adhère à rien".

Le manuscrit du livre "La Maison Thüringer" et de sa "Préface à Adrien Zograffi" se trouve conservé à "l'Institut de l'histoire de la littérature" Georges Calinesco, de Bucarest. Les recherches faites en vue d'une thèse de doctorat sur l'oeuvre d'Istrati, ont imposé la confrontation de ce manuscrit avec le livre paru chez Rieder en 1933. Le résultat de cette recherche a confirmé que le livre ne présentait pas de modifications importantes en face du manuscrit. Ce qui n'était pas le cas avec la "Préface".

La "préface" du manuscrit porte la date : Braïla, Décembre 1931, tandis que celle parue dans le volume est datée : Monastère Neamtz, Juillet 1932. Mais ce n'était pas la seule différence. Les deux préfaces coïncident jusqu'au passage où Istrati commence avec les mots : "Est-ce tout? Mais non! il y a le pire, il y a la femme"(3) etc, etc. D'ici jusqu'à la fin, Istrati a écrit un autre texte pour la première ver-

sion de cette préface et qui n'a pas été repris dans la version définitive, telle que nous la connaissions.

Ce texte nous renseigne sur le drame de l'écrivain Panaït Istrati après l'effondrement de sa foi sociale, après avoir quitté Paris et s'être retiré à Braïla, en 1930.

Nous offrons à nos amis et aux chercheurs, ce texte inédit de la première version de la "Préface à Adrien Zograffi", qui est une belle page autobiographique et une troublante confession de foi:

**N**éanmoins, je pense à Adrien Zograffi, que je me suis promis d'écrire. Pour qui ? Pourquoi ? Cela n'a pas d'importance. Je dois le faire!

Je fuis Paris, je me retire dans une province et je m'attaque au premier tome, mais ça ne va pas : quand je rentre de mes chasses dans la forêt du Larousse, je retrouve une tête vide, un cerveau fatigué. Le pauvre moule ne me sert plus à rien. Les métaux en fusion se solidifient entre mes doigts. Pour la première fois, je fais fausse route tout le long d'une centaine de pages.

J'abandonne. Je jette le manuscrit.

Mais un affolement s'empare de mon âme : que vais-je devenir ?

Je suis sans gîte et sans sou. Je suis l'esclave de mes éditeurs, qui me retribuent mensuellement, à condition que j'écrive. Et voilà que je ne peux plus écrire!

Que vais-je devenir ?

Entendez-vous ça ? L'homme qui, jusqu'à ses 40 ans, s'est royalement moqué du gîte et de l'argent, qui n'a jamais eu de pain assuré, ni trois chemises en bon état, cet homme s'inquiète de sa situation matérielle au moment même où ses droits d'auteur montent, occasionnellement à la somme inespérée de cent cinquante mille francs!

Je me rends compte que ça commence à sentir le pourri.

Vite, je retourne à Braïla. Et dès Avril 1930, je me mets à bâtir : je veux faire de l'élevage, je ne veux plus écrire pendant quelques années. (4)

Au seuil de l'hiver, la chaumière de mon oncle Dimi, à Baldovinești (près de Braïla) est devenue une ferme mignonne ; et dans la banlieue de ma ville natale j'ai mon gîte : deux pièces, sur le terrain d'un vieil ami. (5) Mais tous mes revenus sont engloutis et l'avenir est chargé de dettes à gros intérêts. (6) La récolte est mauvaise. Les porcs qui se vendent sur le marché sont bien moins chers que ceux que j'élève.

Pour comble de malheur, mes largesses me font passer pour "millionnaire". Les jalousies s'allument. Le village, les autorités en tête, se révolte contre "l'intrus". Un long interrogatoire à la gendarmerie veut faire de moi un insoumis. Les instances supérieures se prêtent à la mascarade, et me voici en Mai 1931, homme âgé de 47 ans, recruté avec la jeunesse de cette classe, devant le Conseil de révision. Heureusement, je ne suis qu'un squelette tuberculeux, dont on ne sait que faire : "dispense médicale". (7)

Adieu ferme et rêve de vie campagnarde!

Retiré à Braïla, je dois reprendre la plume, pendant que les créances pleuvent sur ma tête.

Je suis là.

C'est ma faute!

Je me suis laissé prendre au piège de l'existence, bâtie sur l'argent, non sur le pain (même s'il n'est pas quotidien), comme je l'ai toujours fait. Or, on ne peut pas gagner de l'argent et avoir de l'âme. Plus on gagne, plus on a peur d'en manquer. Qui cède alors ? L'âme bien entendu.

Nous vivons le siècle où, à ce point de vue, l'âme cède jusque chez les consciences les plus pures. L'homme n'a plus de foi dans son prochain, ni dans l'avenir de l'humanité. Chacun s'isole en lui-même, ou au milieu de ses siens, et devient circonspect, tout en parant son visage d'une probité morale qui ne trompe personne, tout en s'exprimant comme s'il était plein de confiance.

Cette expression, elle aussi, ne trompe personne. C'est un métier, un moyen de gagner largement sa vie. Avec la complicité de la corporation et des hautes couches hypocrites du public, le mensonge des arts, fardés de beauté morale, dure encore et continue d'abreuver les sincères. Mais, le jour est proche où les masses, violant le temple, s'apercevront de l'odieuse fumisterie.

Car, le jour est déjà là où : gagner de l'argent, gagner largement sa vie, s'assurer contre la journée de demain, par quelque moyen que ce fût, alors que les foules sont ravagées par la faim et le froid, constituera le plus odieux des crimes. Des centaines de millions d'hommes, penchés sur la glèbe sèment des grains pour récolter du vent, même et surtout si l'année est abondante. D'autres millions d'hommes, qu'on "rationalise" dans les industries, périssent par trop de perfection technique unie à trop d'indifférence humaine. Et il y a des écrivains, des artistes, des moralistes qui, - dans le monde capitaliste comme dans le monde soviétique et à la barbe de tous les affamés, - se permettent de "créer des oeuvres d'art" qui rapportent à leurs auteurs, même sur la terre communiste, dix fois le salaire d'un bon mécanicien.

C'est la mort de l'humanité maîtresse aujourd'hui, la mort du marchand de beauté artistique, ainsi que celle de son client, quel qu'il soit, l'un et l'autre.

Je n'en fais pas exception, malgré toute ma volonté de vivre autrement ma vie. Je suis le prisonnier d'un ordre social vicié, faux, égoïste, malhonnête, que les affamés doivent abattre.

Voilà de quoi il sera question dans Adrien Zograffi, dont l'histoire de la vie commence avec ce volume.

#### PANAÏT ISTRATI

Brăila, Décembre 1931

(Texte collationné avec l'original, présenté et annoté par Alexandre Talex)

#### NOTES

- 1) Magdeleine Paz : La Maison Thuringer, in "Monde", le 11 Mars 1933. Réponse à "l'homme qui n'adhère à rien", in "Monde", le 2 Avril 1933.
- 2) Panaït Istrati : Témoignage sur la foi - "l'Homme qui n'adhère à rien", in "Les nouvelles littéraires", le 8 Avril 1933.

3) Voir : La préface à Adrien Zograffi, in vol. Panaït Istrati : Oeuvres, III, Vie d'Adrien Zograffi, Paris, Gallimard, p.12

Nous faisons la mention que la traduction roumaine de "La Maison Thuringer" faite par l'auteur même, ne reproduit pas la "préface", parue dans l'édition française. Pour les lecteurs roumains, Panaït Istrati a écrit une nouvelle préface (la troisième!), qui ne ressemble point du tout aux précédentes. (voir : Panaït Istrati : Casa Thuringer, Bucarest, Cartea Românească, 1934).

4) Dans une lettre du 3 Novembre 1930, Istrati décrivait ainsi son état :

"Malade et presque misanthrope ; j'ai horreur du papier blanc et de l'encre". (lettre à François Franzoni). A ceci, s'ajoutait son drame avec Bilili qui l'avait trahi affreusement. Le premier Noël à Braïla, en 1930, le trouve à terre : "...mille mondes se sont écroulés pour moi, et autres mille monde semblent poindre à l'horizon de mes désirs. Mais, pour le moment, nos chambres parées de fête sont d'autant plus tristes qu'elles manquent de ce qu'il y a de plus beau au monde, le jour de fête : une mère, une Bilili, un Mikhaïl, pour prouver à ce pauvre Panaït que l'existence mérite d'être vécue"...

5) Istrati transforme en demeure spacieuse et claire l'ancienne maison de son ami Nicou Constantinesco, coiffeur et anarchiste. Celui-ci, revendiquant son droit de propriétaire, va le chasser de la maison, un an après, confisquant tous ses biens...

6) "Je suis trop endetté à présent(...) j'ai dû emprunté à une banque locale et payer du 25 % (...) La misère, atroce dans tout le pays (...) vient de frapper à ma porte, dans la personne de tant de gens dignes de pitié, auxquels je ne peux rien refuser, tant que sur ma table se trouve un morceau de pain". (lettres à François Franzoni du 3 Novembre 1930 et 11 Février 1931).

7) Il veut faire à Baldovinsti, une maison de culture qui doit porter le nom de sa mère : Jöitsa Istrati. Il achète les meubles, une bibliothèque bien garnie, un appareil de radio et fait installer l'antenne sur le toit de la maison. Mais les autorités locales se mobilisent contre lui. Ils le déclarent "agent bolchévique" qui par l'antenne de la radio voulait entrer en liaison avec Moscou... Il est accusé de déserteur... Jusqu'à la fin, on découvre la cabale et que sa situation militaire était légale. Affolé et dégoûté, Istrati quitte Baldovinsti et se retire à Braïla, chez son coiffeur-ami...

---

( Suite de la page 9 )

critique ), vis-à-vis du communisme, a été moins grave. Panaït Istrati a été puni pour la première.

**U**n écrivain, aussi grand qu'était Panaït Istrati, pouvait servir n'importe quelle cause, sans s'intégrer dans une doctrine politique, sans militer dans un parti politique. C'est l'homme qui a vaincu l'écrivain. Istrati a oublié que le plus grand bien, que l'on puisse faire aux hommes, ne peut être conçu que seul et en liberté.

La destinée s'est vengée. La destinée qui n'admet pas que l'intelligence, le génie et la force créatrice d'un écrivain soient gaspillés dans d'autres travaux que ceux de l'esprit.

---

PANAÏT ISTRATI

# MA CROYANCE

Cet article a été écrit par P. Istrati le 24 juin 1924 (probablement dans le sous-sol du magasin du bottier Ionesco)

L'article a été repris dans le volume PASSE ET AVENIR à Bucarest, 1925.

Je veux dire sincèrement à mes lecteurs roumains des choses que je pense depuis longtemps, les coupures des journaux que je reçois me révélant la confusion des esprits régnant dans mon pays.

Je ne tiens pas seulement à rester ami avec tout le monde, je suis content d'avoir aussi des non-amis, pour ne pas dire des ennemis. J'aime la dispute, j'use de l'ironie et la subis volontiers. Mais j'aime davantage la sage bonté.

Gaspiller les quelques jours que nous avons à vivre en critiquant les autres, oublier que le soleil embrase le ciel, que des rivières arrosent la terre, que l'on trouve de la joie dans une forêt ou dans un champ en fleurs, oublier que nous avons tout ce qu'il faut pour jouir de la vie, de toute la vie, tant que nos yeux sont ouverts, passer notre temps à nous chamailler avec n'importe qui, quand il est beaucoup plus raisonnable d'être l'ami de qui voit en nous un ennemi - tout cela est une erreur de notre humanité si triste.

Ma part d'amertume dans l'existence a été si grande que j'aurais le droit de couper les têtes de mille hommes pour tout ce que j'ai enduré. Mais après avoir épuisé la coupe des douleurs, je découvris au fond de cette coupe une nouvelle source de bonté ! Peut-être qu'un homme sur mille connaît cette joie-là !

Et maintenant deux lances toutes neuves sont dirigées vers ma pauvre carcasse : de vieux amis me reprochent mes écrits, des ennemis veulent me priver du droit d'être enterré près de ma mère. Les premiers prétendent que j'oublie ma modeste origine, les seconds que *Kyra*, l'héroïne de mon livre, n'est pas roumaine. À ces derniers je répond que je me moque de ce qui est roumain ou tzigane. Je ne m'intéresse qu'à ce qui est humain et non pas à ce qui arbore un drapeau, puisque ma mère, plus roumaine que beaucoup de soi-disant roumains, a négligé de me parler avec amour d'un pays dans lequel des policiers voulaient l'arrêter le soir comme étant ivre, quand elle se mourait de fatigue, mais ce qu'elle n'a jamais oublié de me dire c'est que l'honneur d'un homme est d'être bon et juste.

À mes vieux amis, qui ont rempli les prisons nationales et avec lesquels j'ai souffert, je voudrais dire que jamais leur chemin n'a été tout à fait le mien.



Jamais je n'ai pu me mettre d'accord avec un parti. Il n'est pas dans mes habitudes de me soumettre à une décision quand cette décision ne me convient pas et si j'avais entre mes mains le pouvoir, je ne saurais qu'en faire, croyant qu'on ne peut rien donner à l'homme malgré lui, si on peut tout lui prendre. Je voudrais leur dire également que si le monde est divisé pour eux en pauvres et riches, pour moi il est partagé entre des hommes qui naissent libres et des hommes qui naissent esclaves. L'esclave pauvre reste esclave même quand il s'enrichit, puisque je ne ramène pas le problème de la vie à une assiette d'haricots. L'homme libre reste libre, même en prison. Que ce ne soit pas là sa place, je le veux bien, mais je sais qu'il faut prendre encore beaucoup de Bastilles pour qu'on ne bâtisse plus de Bastilles.

Pourtant, sans me faire d'illusions, après avoir abattu le mur de briques qui m'a isolé un instant de la vie, je suis prêt à me mêler à toutes les hordes qui veulent démolir les *Jilavele* internationales, à une condition : que l'on ne me demande pas ensuite de venir avec de nouvelles briques bâtir de nouvelles *Jilavele* (1).

Voilà ma croyance.

(1). Prison militaire, le plus souvent affectée aux détenus politiques, près de Bucarest, et bâtie sous terre.

M'obstinant dans cette idée, je vis ma vie et ma vie n'entre pas dans un fourreau. Libre est quiconque se débat en se débarrassant de ses opinions, comme de ses chemises. Au dessus de toutes les fois chancelantes, je place l'amour qui vivifie. *Je suis prêt à aimer tout homme libre!* J'ai toujours été ainsi. Ainsi je reste. Personne ne pourra modifier mon cœur et mon esprit. Je n'ai pas besoin de nourrice.

Au morceau de terre qui s'appelle la Roumanie - et qui a doublé le nombre et la surface de ses prisons - je suis rattaché par de profondes racines.

Il est beau d'écrire en français sans avoir jamais ouvert une grammaire, il est beau d'avoir eu avec soi toute la presse parisienne, depuis *l'Humanité* de Jaurès jusqu'au grave *Figaro* et à *l'Action Française*, cette dernière plus élogieuse que tous les autres, mais il est beaucoup plus beau de rester ce que l'on est depuis sa naissance, quand on est venu au monde libre. Je me rappellerai toujours qu'à sept ans je faisais paître des chevaux dans les champs de Baldovinești, en écoutant les contes de l'oncle Anghel et les plaintes de ma mère qui me disait en roumain qu'elle avait mal aux bras de faire "tant de lessive pour les étrangers".

Un français éminent me disait il y a quelque temps : — "Si tu voulais te faire naturaliser français, tu obtiendrais le prix Goncourt".

— "Et après?" ..

— "Cela signifie cinq mille francs et cent mille *Kyra* vendus!"

— "Et après?" ..

Ce deuxième "et après" a scandalisé cet homme important qui a failli douter que j'étais vraiment l'auteur de *Kyra*.

Hé! Costică! .. *Kyra* a ses comptes, dit-on à Braïla. *Quanto sange costa...* Qui saurait combien de sang cela m'a coûté, s'exclamait Michel Ange. Moi j'espère encore cultiver les pommes de terre là où est morte ma bonne mère il y a cinq ans (en 1919), en regardant, avant de mourir, la porte par laquelle devait entrer son fils. Elle a rendu son dernier soupir sans m'avoir près d'elle... Un soir, dans cette Suisse où la bêtise humaine m'empêcha de sortir pour venir près d'elle j'ai lu sur une carte postale: "Ici nous allons tous bien, *seulement ta pauvre maman est morte pendant la semaine sainte...*"

"Seulement!.." Ah! il y a beaucoup de maux dans ma vie, mais ce "seulement" je ne peux pas l'oublier. Je

tremble d'angoisse quand je pense combien de "seulement" comme le mien doit avoir l'Humanité sur la conscience!

Pour tous ces "seulement" je conserverai mon passeport roumain. Viendra le moment du règlement de compte avec mon pays roumain: je sais attendre.

En attendant, je tends une main secourable à tous ceux qui m'ont connu et à ceux qui veulent me connaître. Le monde entier est digne d'être aimé, mais avec plus d'amour je me penche vers les visages amis qui me lisent en pleurant, à Braïla.

Ils pleurent, non pas parce que je suis arrivé grand *ciorbagiu* (commandant d'un corps de janissaires, mot employé dans le sens de "embourgeoisé"), mais parce qu'au lieu de reparaître dans la boue de la vie avec des yeux de fou et un grand couteau dans la main je me présente toujours avec le sourire sur les lèvres, avec le cœur aimant prêt à chanter:

"Cînd eram crai în Beoția" ..

(Quand j'étais roi en Béotie.)

Je viens encore avec une fleur à la main. Peut-être a-t-elle une mauvaise odeur? Oui, mais elle est la mienne. A qui demanderais-je de la respirer?

L'art est un mensonge merveilleux. Aucun journal, aucune revue ne pourront dire que j'ai monté leur escalier avec un manuscrit, mendiant son impression. Mais beaucoup de gens m'ont vu cherchant l'amitié.

Nombreux sont les artistes capables de faire de l'art, peu nombreux ceux qui savent aimer. Moi je croirai toujours qu'un ami est le plus grand des artistes. Je ne demande pas si un artiste a réussi. Quelquefois celui qui est dans l'ombre m'est plus sympathique que celui qui est louangé. Mais je demanderai sans cesse: — Où est l'artiste qui sait aimer un homme, tout en cultivant des pommes de terre?

C'est une honte de s'intituler artiste quand on ne sait pas aimer et offrir une pomme de terre cuite.

Jusqu'où l'art a-t-il le droit de lever le nez, tous les artistes le savent. Où faut-il commencer à douter de l'humanité de l'art peu d'artistes le savent.

Combien se doutent que l'art est un sentiment sacré qui ne se vend pas aux enchères!

Avec des artistes amis j'espère nous retrouver un jour pour nous incliner ensemble devant la terre dispensatrice de vie, et chanter gloire à Celui qui a créé le sentiment, mais ne nous a pas dit de le vendre contre de l'argent.

( Traduit du roumain par I. C.)

• « J'ai cru autrefois que l'homme était capable de travailler d'une façon désintéressée dans le système terrestre, j'ai cru comme tant d'autres que l'homme est capable de devenir l'un de ces rouages qui constituent la machine sociale. Malheureusement, je ne crois plus à tout cela; l'homme est inexorablement malhonnête, égoïste, incurable! Sachez-le je suis individualiste, mais je ne suis pas de ceux qui clament: « Tout pour moi, rien pour les autres ». Je suis un individualiste altruiste. »

PANAÏT ISTRATI

PANAÏT ISTRATI  
QUELQUE CHOSE  
DE MEILLEUR,  
DE  
PLUS HUMAIN



Nous sommes en 1933 ... Malade, Panaït Istrati quitte Braïla pour se rendre au Sanatorium "Filaret" de Bucarest.

La presse roumaine s'en fait l'écho. L'écrivain Cesar Petresco publie dans un journal, un émouvant feuilleton : Panaït Istrati malade. La revue hebdomadaire "La Roumanie Littéraire" lui dédie son numéro du 6 mai. Quelques écrivains roumains de prestige rendent hommage à Istrati et revendiquent son œuvre en tant que patrimoine de la littérature roumaine.

La réponse de Panaït Istrati c'est son article QUELQUE CHOSE DE MEILLEUR, DE PLUS HUMAIN" que la même revue publie dans son numéro 6.

Il appelle ses confrères à lever l'étendard de la lutte contre les tyrans de la société, à lier leur vie à celle de l'humanité.

" Quelque chose de meilleur, de plus humain" - dit-il - voilà ce que je propose à mes confrères de ce pays, tombé dans l'esclavage national. Je propose cette lutte aux écrivains qui ont voulu me rendre hommage. Je suis prêt à faire à leur côté, tout ce qui m'est possible. J'attends leur mot".

Mais ce mot n'est pas venu...

Les écrivains roumains ont préféré suivre " le chemin des revendications personnelles".

Panaït Istrati s'est convaincu, encore une fois, que la conscience humaine n'est défendue que par le sacrifice des rêveurs, des fous...

Nous présentons cet article, en primeur, aux lecteurs français.

- a. tal. -



La Roumanie Littéraire" et la "Société des Gens de Lettres roumaines se sont décidées à réparer une injustice, en me faisant ressusciter. Pour le lecteur roumain.

Je remercie l'une et l'autre, ainsi que les confrères, que je connais pour la plupart par leurs écrits. Ceux qui ont bien voulu avoir pour moi de bonnes pensées. Et maintenant? Quelle est la suite de ce geste spontané? Puisqu'il faut une suite. Autrement j'ai l'impression qu'aujourd'hui où est parue "la page" qu'on m'a dédié, ce n'était pas seulement pour moi, mais moi aussi qui était mort. Le même jour sur lui et sur moi on n'exprimait que des bonnes pensées, avec photo, sur 2 colonnes.

Mais malheureusement je ne suis pas encore mort. Et il ne serait pas

poli de me taire, comme est obligé de le faire le doux chantre des horizons marins.

En effet : Y a-t-il quelqu'un dans ce pays qui croie que je ne peux supporter une injustice jusqu'au tombeau ? Ne suis-je pas assez récompensé moralement à l'étranger de toutes les injustices, méritées ou non, que la vie m'a apportées ? Et peut-on s'imaginer que je suis l'homme qui laisse échapper une occasion pour lever l'étendard de la lutte, seulement parce qu'une manifestation spontanée de sympathie m'oblige d'habitude à répondre par des remerciements gracieux ?

Je suppose que ni "La Roumanie Littéraire", ni la "Société des gens de Lettres" ne me considèrent homme aussi faible d'âme. Autrement il y a longtemps que j'aurais trouvé le moyen de ne me disputer avec personne et même d'être le veau qui tette à deux vaches.

J'ai préféré l'autre chemin.

Que dis-je ? Je ne l'ai pas préféré : c'est lui qui s'est imposé à moi. Le chemin dur de l'homme qui reste seul. Seul, pendant que toute une vie, je me suis imaginé que je luttais à côté de quelqu'un. J'ai cru sincèrement que j'appartenais à la classe dont je sortais. J'ai cru aussi qu'un enseignement, digne d'être regardé comme une religion, peut changer le monde, en changeant l'ordre social. Illusion ! L'humanité ne fait que changer d'enseigne une fois par siècle ou en quelques siècles.

Voilà une borne de ma vie, couchée à terre, comme une belle colonne antique détruite par le canon, là-haut sur l'Acropole. Elle a été démolie par le canon de la férocité dogmatique de l'Union Soviétique, où il ne faut pas être humain, honnête, mais prouver aux foules que Marx n'a pas menti. Le prouver, même si le prolétariat universel doit crever dans l'étau du communisme. Marche ou crève !

Une autre borne fut l'amitié, et la troisième, l'écriture. L'amitié existe dans toute sa fière réalité, mais elle ne dure que si elle est ménagée comme une femme. Je ne l'ai pas ménagée et elle s'est envolée. Tour à tour. Combien de tombeaux. !

En ce qui concerne la littérature, quelle abjection ! Abjection, même en ce qui me concerne. Tout se réduit pour d'autres et pour moi, à une misérable assiette de nourriture.

Et alors, est-ce là tout le destin de l'Homme ?

Liviu Rebreanu (1) parlant du vaincu qui est en moi, disait : La vie sans compromis est une utopie que prêchent et attendent seulement les rêveurs.

Des rêveurs ? Mais que voulez-vous qu'ils soient ceux qui manient seulement le Beau ? Des hommes d'affaires ? Bien sûr, ils auraient pu l'être aussi, pourquoi pas ? J'ai été pendant 25 ans peintre en bâtiments

presque correct et j'aurais pu devenir patron, ayant un beau ventre et une belle auto. Il n'était pas besoin que je transforme le rêve dans un commerce. Ça m'aurait coûté moins cher de transformer la peinture en bâtiments en commerce. Même avec des compromis nombreux.

Mais le rêveur ! C'est une vestale, sans lui la terre serait vide ; la vie, des ténèbres. Si l'humanité s'éteint jusqu'à ce qu'il n'y reste qu'un seul homme, cet homme deviendra une vestale et non pas le patron d'un établissement de peinture en bâtiments. Puisque ce n'est pas vrai que nous vivons avec du pain. Nous vivons avec des rêves. Autrement quel besoin auraient-ils, même les commerçants en fromages fins, de saluer les rêveurs.

Les rêveurs sont donc le sel de la terre.

Bien sûr, sur ce sel, quand il est trop pur, tous les fabricants de fromages urinent, car ils se mettent en colère contre tout ce qui brille comme le cristal. Pourtant, Balzac nous dit dans "Les illusions perdues" : la société est juste dans son injustice ; après s'être mise en colère contre ceux qui la dépassent et les avoir envoyés au fond de l'enfer terrestre, si ceux-là lui résistent, elle les fait sortir de là et leur chante des hymnes de gloire.

Mais, disons que c'est-là une histoire invraisemblable. Je reconnais aussi que le mysticisme d'autrefois n'est plus adéquate à notre époque. L'écrivain est un homme comme tous les autres, ayant le droit à une villa et à une femme qui va s'habiller à Paris.

Eh bien : pourquoi ne préfère-t-il pas obtenir ces biens matériels par la voie de la lutte ouverte contre les tyrans de la société ?

Pourquoi cherche-t-il à les avoir par les chemins latéraux ? N'est-il pas plus digne, plus moral, de lutter pour un droit, que de baisser la tête devant le bandit tout puissant, sorti de l'urne électorale, en lui laissant comprendre que tout droit à la vie serait discutable ?

Mais il y a encore quelque chose. Même si nous voulons faire descendre l'artiste au niveau moral d'un simple politicien, il doit rester l'homme des rêves de justice universelle, et en ce cas, il ne lui est pas permis d'entrer dans le chemin facile des revendications personnelles. Il doit d'une façon absolue, lier sa vie à celle de l'humanité, même si elle est abjecte. (Pourquoi ne serait-elle pas abjecte quand cela vient d'en haut ?).

Je m'imagine qu'en ce temps où les religions dégringolent et quand toutes les doctrines sociales se montrent incapables, seul l'artiste, serviteur de la Beauté éternelle peut encore demander le droit à la direction morale de l'humanité. Autrement nous allons tomber dans un chaos comme jamais l'histoire n'en a connu. Il va arriver que les imbecilles académiques brûleront non seulement nos œuvres, mais nous-mêmes, vivants

ou arrachés de nos tombeaux.

Et après, n'est pas une honte de voir comment les foules luttent pour la conquête de quelques droits, avec effet universel, tandis que nous les chantres de tous les sentiments nobles, nous nous contentons de nous agiter pour une assiette individuelle ? Et personne ne peut me dire que notre lutte serait plus dure, plus dangereuse que celle que mènent les foules.

Je ne crois pas qu'un bataillon d'écrivains, d'artistes et de savants pourrait être fusillé avec la même facilité qu'un régiment mutiné sur le front.

QUELQUE CHOSE DE MEILLEUR, DE PLUS HUMAIN cria jadis ce pauvre Gorki, qui vivait à Sorrente, avec des dollars résultés du maïs arraché par les baïonnettes de la bouche des moujiks soviétiques.

QUELQUE CHOSE DE MEILLEUR, DE PLUS HUMAIN - voilà ce que je propose aujourd'hui à mes confrères de ce pays tombé dans l'esclavage national.

Je propose cette lutte, aux écrivains qui ont voulu me rendre hommage. Je suis prêt à faire à leur côté, tout ce qui m'est possible.

J'attends leur mot.

Sanatorium Filaret, le 14 mai 1933

(Traduit en français par ION CAPATANA)

(1) L'un des plus grands écrivains roumains, membre de l'Académie Roumaine.

#### PANAÏT ISTRATI

aux «Journées du Livre de Valréas» (1-15 juillet 1978)



Le Club «UNESCO» de Valréas organise chaque année des «Journées du Livre». Cette active association a un double but : celui de développer le goût de la lecture, celui de faciliter les contacts entre auteurs et lecteurs. Cette année, le Centre International de Recherche, de Création et d'Animation, de Villeneuve-les-Avignon (C.I.R.C.A.) a décidé de participer à ces journées. Cette année, le thème de la «Transhumance» a été choisi, mais il est tellement vaste qu'il englobe les bergers, les troupeaux mais aussi l'espace, l'étrange et tous les chevaliers de la route (vagabonds, errants, hippies etc...). Mais qui dit «Transhumance» suggère également passage des idées d'une région à une autre, d'une nation à une autre par des voyages et des échanges culturels.

Voilà pourquoi le club «UNESCO» de Valréas a invité notre Association à participer aux «Journées du Livre de Valréas».

Bien plus, l'avant-dernière de ces «Journées» est consacrée entièrement à notre chevalier errant Panaït Istrati. Donc ce 15 juillet, au cours de la journée nous passerons diapositives et films consacrés à notre écrivain. Une conférence faite par Alexandre Talex : «Panaït Istrati et Romain Rolland» clôturera cette grande journée.

Mme Safir Lichnevski signera ses livres : «Les fantômes de Fontana Rosa» (consacré à Blasco-Ibanez) et «Histoires de ce temps-là»

Les éditions du «Seuil» ont lancé dans la collection «Traversée du Siècle», le livre de notre président Marcel Mermoz : «L'auto-gestion, c'est pas de la tarte.» L'auteur signera également ce livre au cours des journées.

Au stand Panaït Istrati seront présentés les œuvres complètes (édition par Gallimard) et «Confessions pour vaincus» (rééditée par notre association). Nos amis y trouveront tous les numéros de nos cahiers disponibles (2 à 10).

Odette Collongeat

## LE POÈTE SUISSE FRANÇOIS FRANZONI

Dans une lettre à Romain Rolland (du 27 Juillet 1927), Panait Istrati parle d'un "fameux graphologue" suisse auquel il avait envoyé son écriture sans lui dévoiler son nom. L'esquisse graphologique fut tellement pénétrante qu'il s'exclame "C'est extraordinaire de vérité. J'en suis bouleversé".

Ce fameux graphologue était le poète FRANÇOIS FRANZONI dont l'oeuvre se composait de quelques volumes avec poèmes bien appréciés par la critique : "Offrande à la vie", "le Printemps tragique", "le Bois sacré" et "Soleil l'et, Il". Il était "un observateur pénétrant, ce qui le préparait à cet aspect de la psychologie, qu'est la graphologie, dont il devint un de ses maîtres". La vie se donnait à lui dans toutes ses formes. Son amour des êtres et de la nature l'a maintenu vivant jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans, en dépit d'une santé extrêmement précaire. "Médicalement-dit, son médecin, -il aurait dû succomber plus tôt".

Ils se sont connus début de Septembre 1930, dans des circonstances presque invraisemblables. Ce soir là, François Franzoni était chez lui, assis devant une table, entouré de sa famille. Le téléphone retentit, il s'y précipite "pour le plaisir de trouver quelqu'un à l'autre bout du fil". Une voix féminine s'adresse à Franzoni : "Mon mari et moi avons à notre domicile un personnage stupéfiant, odieux ou merveilleux, c'est l'écrivain Panait Istrati... il arrive de Paris, il est atrocement malheureux et veut absolument vous voir".

C'est la femme de Franzoni qui décrit l'impact de cette rencontre : "François, se souvient qu'ils ont été une fois en correspondance. Comme s'il avait attendu la réponse dans la rue, soudain l'étranger est devant la porte, décharné, très grand, très noir, aigle ou corbeau déplumé mais ayant gardé l'ossature de ses ailes. Il entre, il a l'air d'un prince, il broie les mains de Franzoni ; c'est bien celui qu'il avait pressenti : François l'observe de son côté et s'étonne de voir coexister dans ses yeux des ombres impénétrables et des brusques éclairs.

"J'ai soif!" dit Istrati... puis il s'assied et narre sa vie vagabonde... Il parle aussi de son livre sur la Russie, paru un an auparavant, au retour d'un voyage organisé pour faire de lui un propagandiste de l'inhumaine idéologie moscovite et après lequel il contraignit sa révolte à s'exprimer sous la forme objective d'une collection de documents. (2) Avant de s'en aller, Panait s'adoucit et cite les paroles d'Adrien Zograffi : "J'espère qu'on pardonnera cette audace à Adrien et celle aussi d'être dans tous les pays l'ami des gens du coeur ; il y en a peu, mais Adrien pense que le monde est moins vaste qu'on le croit d'ordinaire!"

"Après cette première visite, il revient constamment(...) et ouvre son coeur désespéré. La femme qu'il aime, comme il n'a jamais aimé, détournant de lui son visage en larmes, l'a conjuré de l'abandonner (3) ; il cherche à s'expliquer les motifs de cette cruauté et dit qu'il n'y en a pas. Sa maladie l'a repris, ses forces diminuent. François entend ce sang couler. "Quand un homme peut compatir et entrer dans un autre homme

© comme tu fais, il n'a plus besoin de gloire, il l'a et la plus vraie, celle  
© qui n'est pas flagornée sur les toits par des idiots. Si cette vie me refuse  
© des géants, tels que toi, je ne veux plus vivre que la vie anonyme...  
© Crois-moi, je t'en prie..!

© "Un soir il vient prendre congé. Il est blême et ressemble à un  
© mort. L'heure a sonné maintenant de retourner dans la vieille mesure, quit-  
© tée à moins de 14 ans, en enjambant sa mère couchée en travers de la  
© porte pour essayer de le retenir. Il est temps d'aller se réfugier dans le  
© lit maternel, à quatre jours de voyage (...) à Braïla, là où le Danube,  
© de plus en plus lent, va perdre dans la mer Noire son mouvement et son  
© nom.(4) Istrati dit : "Ne me laissez pas agoniser seul! Rejoignez-moi...  
© François, continue à me sauver de moi, je suis fendu en deux, entre une  
© âme qui ne veut pas mourir et que je tue et une âme nouvelle dont j'ai  
© grande peur".

© "Ses lettres sont des appels au secours. Franzoni n'y résiste pas,  
© il part pour Braïla, Panaït l'accueille à la gare, son visage brille de joie,  
© néanmoins, la pensée torturante a profondément creusé ses traits. Sa che-  
© velure, il y a peu de jours encore entièrement noire, s'éclaircit, des  
© cheveux blancs apparaissent partout, sur les tempes et autour du front.  
© François ralentit le pas pour traverser avec lui les rues boueuses où des  
© cochons se promènent, respectés comme les vaches aux Indes (...) les  
© véhicules cahotent sur une terre toujours prête à redevenir poussière".

© Le séjour de François Franzoni, à Braïla, domine les lettres adres-  
© sées à sa femme. Il est hébergé dans l'ancienne bâtisse du coiffeur Cons-  
© tantinesco, que Panaït a transformée en demeure spacieuse et claire. Ils  
© s'en vont à Baldovinesti, faisant connaissance avec l'oncle Dimi et sa fa-  
© mille. Voilà le récit de ce séjour, fait par Franzoni lui-même:

© "J'étais venu auprès de Panaït comme Curvenal auprès de Tristan  
© malade... Sur le plan des sentiments éternels, notre rencontre qui ne date  
© que d'un mois, a déjà fait des lieues hors du tangible et du quotidien ;  
© la réalité n'est pas inférieure au rêve, mais au contraire, le confirme et  
© l'embellit. Nous passons des journées à nous découvrir l'un et l'autre ou à  
© nous taire ensemble. Panaït me conte son expérience violente et noble,  
© son poing vigoureux arrache de moi les mauvaises herbes locales et fami-  
© liales (...) je lui donne ma faculté de sympathie lucide qui, en ce qui  
© le concerne, est illimitée. J'admire sa puissance capable à la foi d'un  
© amour total et d'une totale amitié".

© Franzoni avait apporté à Panaït, comme don, un gramophone avec  
© des disques et en même temps l'"Illiade" et l'"Odyssée" : "J'ai hâte de fai-  
© re connaître à Panaït, - raconte-t-il - les chefs-d'oeuvres auxquels il s'ap-  
© parente et qui sont ma vie, l'artiste créateur, le poète qui est en lui se  
© passionne pour cette beauté hellénique qui est la nature même et que si peu  
© de mes contemporains sont en état de sentir. Son instinct est infaillible.  
© Sans effort, il s'égale à ce qu'il y a de plus pur et de plus sublime ; il  
© ne se laisse jamais prendre au charme de l'artificiel, du frelaté et du miè-  
© vre. Par exemple, mon poème sur Lausanne lui avait fait l'effet d'un ro-  
© binet d'eau tiède, en l'entendant, il a failli dormir. Il mord d'Illiade com-  
© me Pan dans un rayon de miel. Très vite au courant du personnel céleste  
© et terrestre, dont je lui explique la généalogie, il se laisse d'emblée en-  
© traîner par la narration épique et se transporte sans effort de la plage où  
© Achille pleure l'absence de Briséis et jusque dans l'Olympe où les Dieux  
© vivent comme les hommes. Il se plaît à leurs frasques et à leurs amours et  
© parfois est secoué du grand rire salubre qui traverse l'empyrée."

En ce temps-là, Panaït vivait à Braïla son drame : l'effondrement de sa foi sociale et la trahison de Bilili, mariée avec un médecin. Outre cela : la tuberculose qui récidivait avec violence, Franzoni veille "sur le sommeil du phthisique comme il le faisait pour ses enfants malades, il l'aperçoit assis sur le bord de sa couche, des larmes de feu giclent de ses yeux (...) il n'a plus qu'un désir : disparaître et périr dans la boue des bas-fonds..."

Revenu à Genève, Franzoni continue sa correspondance avec Panaït, - belles pages de Confession réciproque et qui reconstitue avec fidélité les dernières années de vie du grand vagabond. Dans sa dernière lettre, qui clot cette correspondance (5), Panaït Istrati lui écrivait : "...voilà ce que je veux dire, peu avant de mourir peut-être, de tous les hommes que j'ai connus en Occident, deux restent dignes de tout mon amour, de toute mon estime, auxquels je dois demander pardon pour les avoir fâchés, toi et ta tante. C'est vous seuls qui avez eu pour moi le geste prompt et total. Toi surtout, pour ces gestes plus beaux que toute l'oeuvre d'Homère, je t'embrasse ici les mains (...) je plie mon genou devant ton mystère. Tu es le poète-Dieu! Tu es l'homme unique. Nul ne peut se mesurer avec toi et la pauvre glaise humaine que je représente se considère heureuse de pouvoir se proclamer ton ami (...) Mille mondes se sont écroulés pour moi, mille autres pointent à mon horizon... Je suis tendrement triste, je voudrais tout pardonner et qu'on me pardonne tout. Je voudrais ravoïr ce que j'ai perdu, tout ce que la vie m'a fait perdre, aussi je pleure dans mon coeur en contemplant la neige, les gens qui vont et viennent. Je passe en revue un lourd passé de vie lourde. François, mes amis, pardonnez-moi tout, je suis si misérable..."

... Le soir du 16 Avril 1935, François Franzoni - raconte sa femme, - se trouvait à Paris, à l'Opéra comique. Sur un transparent, entre un baisser et un lever du rideau, François lit que le même jour Panaït Istrati est mort à Bucarest ...

1). Voir Renée Franzoni : François Franzoni, poète et graphologue, Genève, Alexandre Jullien 1972, 312 pages.

2). Allusion aux trois volumes "Vers l'autre flamme", parus fin 1929.

3). Sa séparation de Marie-Louise Baud-Bavy.

4). C'était à la veille de son départ définitif pour la Roumanie.

5). Cette correspondance ( 56 lettres ), inédite de nos jours, nous avons réussi de la reconstituer grâce à l'obligeance du fils de Franzoni et elle sera publiée dans les pages de nos Cahiers.

La dernière lettre de Panaït est datée: le 17 mai 1933, Sanatorium Filaret. Chose étrange: cette amitié qui a caressé la fin de vie de Panaït Istrati a été ignorée par ses biographes.



• «Je ne suis pas un écrivain de métier et je ne le serai jamais. Je ne suis pas un révolutionnaire de métier et je ne le serai jamais.»

• «Mi vaincu par la solitude, où que tu te trouves dans le monde, ressaisis-toi et sois grand comme la joie, comme la douleur devant l'inconnu qui t'offre promptement son coeur, ne marchande pas ces trésors que tu caches au trésor qui t'est offert ! Quelques soient les orages qui aient pu dévaster les espérances, sois confiant, crois toujours à la propre chaleur de ton âme et ne la refuse jamais à l'assoiffé qui la mendie»... -

PANAÏT ISTRATI

# NOUS AVONS LU dans LA PRESSE...



## FRANCE

● " L'OURS ", publication mensuelle éditée par l'Office universitaire de recherche socialiste, numéro 89 - avril 1978, publie sous la signature de GUY BORDAS un intéressant article dédié à Panaït Istrati.

" L'Association "Les Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon et présidée par Joseph Kessel, s'est donné pour tâche d'entretenir autour de la mémoire du grand écrivain disparu un réseau de fidélités personnelles et littéraires, et surtout de susciter un regain d'intérêt pour cette oeuvre magistrale et si génialement diverse. Elle publie de modestes, par la présentation ronéotée, mais fort riches par le contenu, " Cahiers des Amis de Panaït Istrati " qui, après 18 livraisons constituant la première série, ont repris leur "deuxième souffle" depuis le 15 janvier 1976. Cette nouvelle série en est à son numéro 8.

"Rien n'est plus passionnant que la lecture de cette revue. Car ne nous y trompons pas. Il ne s'agit pas seulement d'une défense de la mémoire du grand écrivain - en a-t-elle besoin, d'ailleurs? Ne se défend-elle pas tout seule? - mémoire encore pourtant sinon calomniée, du moins mal connue. A travers témoignages, inédits, correspondance, documents de toutes natures, c'est tout l'univers istratien qui ressuscitent les Cahiers: monde sensible des choses, des êtres, des paysages; monde des idées, de l'engagement politique et social. Citons pour mémoire, et entre autres, le no 1 consacré à Istrati et l'Egypte; la lettre autobiographique à Romain Rolland dans le no 2; le dossier de police du révolutionnaire Istrati dans le no 3; les différents documents et articles concernant l'affaire Barbusse qui lavent définitivement la mémoire d'Istrati. Les accusations mensongères portées par le tout-puissant directeur de la revue "Monde", enfin l'émouvant poème de Victor Serge: "Mort de Panaït".

C'est, autour de Panaït, tout le mouvement des idées, tout un domaine de la vie littéraire de l'entre-deux guerres qui s'ouvre à nous: une mine de documents passionnants pour ceux, chercheurs ou amateurs, que ce domaine intéresse, et une mine quasi unique, tant sont des rares les publications du même genre qui fournissent autant de matériaux.

Signalons que l'Association des Amis de Panaït Istrati a'entrepris la réédition de l'ouvrage capital d'Istrati, paru aux Editions Rieder en

1929: "Vers l'autre flamme", bilan de son voyage en URSS, qui lui valut précisément ses ennuis avec le mouvement communiste officiel. Le premier volume est paru, dans un format agréable, enrichi de documents iconographiques, de lettres et d'un important dossier. Une réédition à ne pas manquer.

## ROUMANIE

- La revue roumaine «MANUSCRIPTUM», n° 4 (1977) publie un manuscrit inédit de Panaït Istrati : **Père Popa**. Il est présenté aux lecteurs roumains par Alexandre Talex.

Père Popa est un personnage réel, dont Panaït a connu à Braïla, avant la première guerre mondiale. Ce personnage a été mentionné pour la première fois, dans sa conférence «Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui» où l'auteur esquissait son portrait et reproduisait ses opinions sur les artistes et le rôle des Arts.

Le manuscrit écrit en roumain, à Genève (1918) dévoile le nom du personnage et les circonstances de sa connaissance avec Panaït Istrati.

Traduit en français par le regretté Jean Stanesco, **Père Popa** a été publié dans nos cahiers, première série. n° 12 (Novembre 1972)

- "La Roumanie Littéraire", du 4 mai, publie une conversation avec le poète ALVARO MUTIS, à l'occasion de la visite de l'écrivain roumain DARIE NOVACEANU, au Mexique. Était présent à cet entretien amical: GABRIEL GARCIA MARQUEZ.

"L'une de mes plus belles nuits blanches - raconte l'écrivain roumain - a été celle passée dans le bureau du poète Alvaro Mutis. Dans sa bibliothèque se trouvaient toutes les oeuvres de Panaït Istrati, en espagnol, en français et même en roumain. Il a étalé sur son bureau tous ces livres, qui lui étaient chers, sous le regard ravi de Gabriel Garcia Marquez. J'ignorais que le célèbre romancier aimait beaucoup Istrati, considérant son oeuvre comme un "univers de l'adolescence".

"Avant de nous séparer, Alvaro Mutis m'offre son bouquin Diario de Leccumberi ( Journal de Leccumberi ), portant la dédicace suivante :  
" A Darie Novăceanu, - ce livre qui a une seule vertu, celle que j'ai écrit en pensant à notre cher frère Panaït Istrati, à sa douleur et à son bonheur d'être homme".

- **Les Cahiers roumains d'études littéraires**, n° 3/1977, édités par la maison d'éditions «Univers», publie un compte-rendu élogieux sur nos cahiers et sur l'activité de l'association «Les Amis de Panaït Istrati». Nous l'avons mentionné dans les «Echos» du n° 9 de nos cahiers (Mars 1978)

Dans le même numéro, **Pompilin Marcea** analyse l'écho de la révolte paysanne de 1907 dans la littérature roumaine; parmi les oeuvres discutées se trouvent **Les chardons du Baragan**. La conclusion de l'auteur est que Panaït Istrati oppose dans ce roman, la candeur enfantine à une réalité atroce, déshumanisante, fruit d'une société «fondée sur l'iniquité et l'égoïsme. La superbe poésie des vastes plaines suggérée au début par le vol des chardons qui éveille dans l'âme des enfants la soif d'aventure et la sensation de l'infini va se muer finalement en une immense souffrance humaine." L'auteur fait comprendre que cette société basée sur l'exploitation tue la poésie, le rêve, les sentiments nobles, tout ce que l'homme a d'humain.

La revue publie, également, une courte étude sur l'écho de la littérature roumaine en Syrie. On mentionne, entre autres, que toute l'oeuvre de Panaït Istrati a été traduite, dès 1940 et qu'elle fait l'objet de nombreuses études des critiques littéraires. L'un d'eux, **Madjid Seih Al-Ard** écrit : «Nous nous demandons en Orient quel pourrait être l'écrivain à prendre comme exemple pour notre propre littérature. J'affirme que cet écrivain est Panaït Istrati».

PANAÏT ISTRATI

# CONFESSION POUR VAINCU

(Vers l'autre flamme)



180 pages -- grand format  
35 francs — l'exemplaire

Reservé aux „Amis de Panait Istrati“

Panaït Istrati : « CONFESSION POUR  
VAINCUS », édité par la Fondation  
P. Istrati.

En 1927, puis en 1928 (en compagnie de l'écrivain grec Nikos Kazantzakis, Istrati séjourne en URSS. Il y était parti tout animé d'une ferveur religieuse. Il se heurte donc à une réalité qui le choque brutalement. Mais dans sa réaction, il y a deux choses : le désenchantement amer qui marque toujours la fin des utopies abstraites mais aussi la dénonciation lucide de pratiques incompatibles avec le socialisme tel qu'il veut être et que rien ne peut justifier, ni la « sauvagerie des mœurs » ni la « dureté des temps ».

Il consigne donc cette expérience dans cette *Confession pour vaincus*, parue en octobre 1929 et que reproduit ce « cahier » édité par l'Association des amis de Panait Istrati.

Dès lors, Istrati est traité comme un « renégat », conformément à ce curieux abus de vocabulaire ecclésiastique qui infeste, (pour longtemps !) le langage des communistes. Il est

attaqué, notamment par Barbusse, avec une violence dans l'injure qui, aujourd'hui, étonne. A cela s'ajoute la calomnie : retourné dans la Roumanie, alors fasciste, Istrati est du même coup catalogué comme fasciste, alors qu'il y vit mal, en butte aux

tracasseries, aux persécutions et à l'espionnage policier (...)

En outre, ils accompagnent un texte d'intérêt capital d'une somme impressionnante de documents qui fournissent une véritable introduction à la lecture de Panait Istrati et permettent au lecteur actuel de mieux accéder à la compréhension d'une époque. (...)

La lecture de ce cahier passionnant ne peut que nous renforcer dans cette conviction — et il faudra bien reconnaître à Panait Istrati le rôle glorieux, (mais ingrat !) du pionnier.

CLAUDE PREVOST.

( L'HUMANITÉ du 21 avril 1978 )

## VIENT DE PARAÎTRE!

FONDATION PANAIT ISTRATI — 42 rue dr. Santy - 26000 Valence

# TABLE DES MATIÈRES

## Confession pour Vaincus

### Ière Partie - (feuilles blanches)

- I - Avant propos
- III - Introduction par Marcel MERMOZ
- XIV - Notes
- XV - Lettres à A. De JONG (10/3/27) : «*Je parts pour l'U.R.S.S.*»....
- XVI - Lettre à Frédéric LEFEVRE (7/9/28) - *En descendant la Volga*....
- XVII - Lettre à R. ROLLAND (27/11/28) : «*Ma foi dans les hommes change*»...
- XVIII - Lettre à De JONG (6/2/29) - «*Arrête toute publication*»....
- XIX - Lettre à De JONG (15/7/29) - «*Vers l'autre flamme*» paraît...
- XX - Lettre à De JONG (31/7/25) - les 3 parties de l'ouvrage.
- \* XXI - A. TALEX - Itinéraire du Voyage.
  
- 3 - P. ISTRATI - «*Confessions pour Vaincus*»
- 14 - Dans l'U.R.S.S.
- 16 - Le départ - christian RAKOWSKI
- 18 - Moscou
- 20 - Autour des fêtes du Xe anniversaire
- \* 26 - un compagnon de route : KĀZANTZAKI
- 28 - A Athènes
- 30 - Retour dans la patrie du Proletariat
- 32 - Odessa - Crimée - Ukraine
- 34 - Moscou - Békovo
- 36 - Mourmansk
- 38 - La Volga
- 39 - Les Tatars - Kazan - Samara
- 41 - Astrakhan - Rencontre de RAKOWSKI
- 42 - Transconcosie - Tiflis - Erivan
- 44 - Télav - Bakon - Batoum
- 46 - De nouveau Moscou
- \* 48 - L'affaire ROUSSAKOV
- 65 - Conclusion pour combattants



### IIème Partie (feuilles jaunes)

#### Compléments

- \* 1 - Justice pour Panaït ISTRATI (M. MERMOZ et A. TALEX)
- 16 - Notes de l'article précédent
- 21 - Lettre de Frédéric LEFEVRE à Panaït ISTRATI (21/8/28)
- 25 - Trois lettres de P. ISTRATI à A. De JONG (d'U.R.S.S.)  
(6/8/28 - 8/9/28 - 9/9/28)
- \* 31 - Lettres à GUERSON (Guépéou) (4/12/28)
- 35 - Interview de P. ISTRATI par A. HABARU (Monde 2/3/29)
- 39 -
- 41 - Interview de P. ISTRATI par Frédéric LEFEVRE (23/2/29)
- 47 - Panaït ISTRATI - Confiance ! (décembre 1929)
- 57 - Deux lettres à E. BENDZ (26/2/30 et 3/10/31)
- 59 - Panaït ISTRATI, l'homme qui n'adhère à rien (8/4/33)
- 65 - Monique JUTRIN, la rencontre avec N. KAZANTZAKI
- 66 - Lettres de Panaït ISTRATI à Nikos KAZANTZAKI (16/5/28)
- 69 - Panaït ISTRATI, lettre ouverte à Romain ROLLAND
- 73 - Trois lettres de Romain ROLLAND (1922-1927)
- 77 - Monique JUTRIN, chronologie de la vie de Panaït ISTRATI
- \* 81 - A. TALEX, Bibliographie concernant le Voyage en U.R.S.S.

COLLECTION  
LA TRAVERSÉE  
SIÈCLE

**MARCEL MERMOZ**

# **L'AUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE !**

entretiens avec Jean-Marie Domenach

**SEUIL**

## *Introduction*

C'est en 1943 que j'ai entendu parler pour la première fois de Marcel Mermoz. Il dirigeait alors le maquis de la communauté Boimondau, qu'on appelait encore communauté Barbu, sur le plateau de Combovin, un contrefort du Vercors. Ce n'était pas loin du château de Murinais, où étaient basées les équipes volantes d'Uriage, dont je faisais partie, et qui avaient, avec Barbu et sa communauté de travail, des affinités profondes. Mais alors les déplacements étaient risqués et les informations subissaient l'amplification habituelle aux époques difficiles, où l'on a besoin de merveilleux pour se remonter le moral. Dans la légende qui nous environnait, Barbu et Mermoz tenaient une place éminente. Le novice dominicain qui assurait la liaison entre Combovin et Murinais, et que j'avais baptisé l'« archange messager », nous rapportait de là-bas des nouvelles étonnantes. A l'abri d'une pancarte qui annonçait fièrement au passant qu'il entrait dans un « territoire libre », et d'un stock d'armes qui suscitait notre envie, une communauté de travailleurs continuait l'aventure commencée en temps de paix.

Exemple unique en France : le fondateur et responsable de cette communauté, Marcel Barbu, avait refusé de livrer aux autorités de

**VIENT DE PARAÎTRE**

# EAUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE!

Vichy la liste des ouvriers que celles-ci exigeaient pour la relève<sup>1</sup>, et il avait transféré dans le maquis ses travailleurs mobilisables et une partie de la fabrication de l'usine. On racontait qu'à Combovin, le dimanche, se déroulaient trois « cultes » différents : le culte chrétien, qui rassemblait catholiques et protestants (chose rare à l'époque), le culte humaniste et le culte marxiste. Ce dernier était présidé par Marcel Mermoz, dont la légende s'enrichissait d'épisodes multiples, et qui nous apparaissait comme l'athlète complet de la révolution.

Ouvrier anarchiste à Paris, arrêté en 1939 comme communiste, déporté au camp de Saint-Sulpice, Mermoz en avait été libéré, par miracle et par Barbu — ce qui était, comme on verra, la même chose —, juste à temps pour prendre la responsabilité du maquis Boimondau, puis de la communauté dans son ensemble lorsque Barbu, arrêté par la Gestapo, fut à nouveau jeté en camp de concentration, en Allemagne cette fois. Si ce maquis ne ressemblait pas aux autres, c'est que la lutte contre les Allemands n'était pas sa raison d'être. Simplement, on y poursuivait, sous une forme guerrière que les circonstances rendaient nécessaire, un projet radicalement révolutionnaire, qui était la libération concrète des travailleurs par eux-mêmes, dans leur travail, dans leurs relations, dans l'ensemble de leur vie sociale et culturelle. A nous, qui dessinions les plans de la cité prochaine, la communauté Boimondau apparaissait comme une pierre d'angle et un prototype.

Les vicissitudes de la guerre m'ont ensuite éloigné de Marcel Mermoz, mais nous étions engagés sur des chemins parallèles, et, dans la vie, les parallèles finissent toujours par se rencontrer. Boimondau se situait dans l'axe du personnalisme communautaire. Voilà des gens qui, au lieu de disserter sur la prise du pouvoir et le changement de la vie, avaient commencé de se répartir le pouvoir et de changer leur vie... Entreprise utopique, bien sûr. Ricanez, théoriciens : ils ont fini par échouer. Mais leur échec est de ceux qui indiquent une direction que d'autres emprunteront pendant que les théoriciens continueront de colmater les trous de leurs théories. On écrira un jour l'histoire de Boimondau et des communautés de travail. Ce n'est pas le propos de ce livre, même s'il apporte des matériaux vivants et inédits à l'une des plus belles épopées

1. Puisque les choses ont été plus ou moins confondues, rappelons que « la relève » est intervenue en 1942; il s'agissait d'envoyer en Allemagne trois ouvriers pour un prisonnier qui reviendrait. Les ouvriers, désignés sur des listes, étaient poussés à signer des contrats de travail pour l'Allemagne. Le Service du travail obligatoire (STO), qui a été promulgué au début de 1943, ressemblait à l'appel d'une classe mobilisable : les jeunes gens de la classe 42, puis 43, furent réquisitionnés pour partir travailler en Allemagne.

## vient de paraître

# vient de paraître

contemporaines.

Pour moi, il s'agissait de retrouver un homme et de faire entendre sa voix — un homme qui incarne la révolte, non celle qui s'admire, non la révolte narcissique qui se prend pour fin littéraire, mais la révolte qui se bat, qui instruit et construit. « Fils de paysan, je n'aime pas détruire », m'a dit Mermoz. Il appartient à cette espèce de révolutionnaires, si rares en France, qui ne comptent pas sur l'État pour faire la révolution. Lui, il commence, semblable à ce Parisien qui, le 18 août 1944, sur la place Saint-Michel, prit un fusil et tira, déclenchant ainsi l'insurrection. Partout où il passe, il met le désordre, le désordre créateur. Il pourrait se contenter d'exploiter des refus qui lui ont coûté assez cher, mais ça ne l'intéresse pas. Il pratique l'enseignement de notre maître Jean Guéhenno : refuser de parvenir, coller à la troupe, marcher du même pas que les camarades. Clochard en Beauce, prolétaire à Paris, déporté à Saint-Sulpice, chef de maquis au Vercors, responsable de la communauté Boimondau, président de l'Entraide communautaire, il gère maintenant, à soixante-dix ans, un foyer de travailleurs algériens à Valence. C'est là que je l'ai interrogé, ou plutôt que je l'ai écouté, environné comme il l'a toujours été, de bouquins, de copains, d'ouvriers. Je viens de dire : c'est un homme qui aime commencer, et je m'aperçois qu'il faudrait dire plutôt que c'est un homme qui continue.

Il ne vend pas sa vie, il ne ressemble pas à ces intellectuels qui touchent les dividendes des révolutions qu'ils n'ont pas faites. Mais j'ai pensé qu'il avait droit à la parole et que le magnétophone était un instrument merveilleux pour des gens comme lui. D'ailleurs, je n'ai pas eu beaucoup de peine, car il raconte comme on ne sait plus le faire depuis qu'a commencé l'âge de l'auto et de la télévision — sauf qu'il avait peur d'oublier ses copains ; alors il s'interrompait et voulait qu'on reprenne tout à zéro, pour les pousser en avant, dans les feux de cette gloire qu'allume naturellement son verbe. Je l'en ai dissuadé autant que j'ai pu, puisque la loi du genre était qu'il parlât de lui-même. L'entendra-t-on comme nous l'avons entendu, moi qui le questionnais et Dominique Roussillon qui l'enregistrait et qui a fait la première et minutieuse mise au point de ce manuscrit ? L'entendra-t-on éclater de rire au souvenir des bons tours joués aux patrons, aux policiers et aux Allemands, éclater de fureur contre les « gangs » du Parti et de l'Église, éclater d'admiration pour ses grands hommes, les morts et les vivants, et d'abord pour son sauveur et son ami difficile, Barbu, « ce géant » ? Ce qui me frappe le plus en relisant ces pages, c'est la force du sentiment, que ce soit colère ou amour, et je mesure tout d'un coup ce qui nous sépare d'une époque dont je

**L'AUTOGESTION  
C'EST PAS DE LA TARTE !**

## L'AUTOGESTION C'EST PAS DE LA TARTE!

n'ai vécu que les dernières années : malgré le déshabillage généralisé et la mort affichée de tous les tabous, on a l'impression que les sentiments se sont adoucis, « lissés », comme disent les statisticiens. On crie « merde » à tout propos, mais le blasphème ne fracasse plus rien. On est gentil, gentil, on gratte la guitare, mais je ne vois rien qui ressemble à cette joie qui n'a pas cessé d'accompagner Mermoz dans la misère et dans le combat. Nous nous sommes bien amusés, voilà. L'histoire, qui est capable de comprendre beaucoup de choses, n'intégrera jamais ce fou rire.

Mermoz ne ressemble sûrement pas au portrait idéal du prolétaire, tel qu'on l'enseigne aujourd'hui chez les nouveaux bien-pensants. Mais il serait trop facile d'opposer la réalité de cet homme ultra-vivant aux élucubrations des intellectuels, car, s'il est une chose que démontre l'histoire de ce formidable autodidacte, entouré de ses douze mille livres, c'est bien l'importance des idées lorsqu'elles passent à travers des volontés, c'est-à-dire lorsqu'elles cessent d'être de pures idées. La personnalité et la vie de Marcel Mermoz sont un résumé de la tradition révolutionnaire française, celle qui, sortie du peuple paysan, s'est agrandie de la culture classique et de la science contemporaine. Celle de Peloutier, qui refuse le dogme, et qui veut connaître tout ce qui peut être connu (Mermoz, après la gestion, apprend l'égyptologie). Celle qui ne laisse pas aux chefs le privilège de commander, ni aux penseurs le privilège de penser. Celle qui partage le pouvoir et le savoir.

En lisant ce récit, on comprend que Mai 68 n'a pas jailli de rien, et l'on retrouve les racines des révoltes d'aujourd'hui dans cet entre-deux-guerres dont la richesse flamboyante est schématisée, intellectualisée par l'histoire. Mermoz en sort tout droit, avec ses contradictions virulentes : ce libertaire prônant toujours une église; cet individualiste communautaire; ce démocrate impérial; et ce révolutionnaire pratiquant un « machisme » polygame... Prenant à mon tour la distance de l'historien, je dirais aussi : cet internationaliste terriblement français, inimaginable hors de ce pays, avec sa terre aux pieds, et dans la tête son panthéon classique et romantique, parfait produit d'une école primaire qui, en cinq années, nourrissait les enfants d'une culture sans commune mesure avec celle que distribuent aujourd'hui quinze années de secondaire et de supérieur.

Mais les hommes, comme les nations, valent d'abord par leurs contradictions, ou plutôt par ce qu'ils en font. Mermoz en a fait une vie dont j'espère qu'elle parlera assez fort pour susciter non seulement l'éloge ou l'irritation, mais le goût de vivre avec autant de puissance et de générosité.

Jean-Marie Domenach

# vient de paraître

# ECHOS



## LA MÉMOIRE DE NIKOS KAZANTZAKI

L'HOMMAGE DE LA VILLE D'ANTIBES

Antibes était la ville préférée par le grand écrivain grec Nikos Kazantzaki. Ici il a passé de longs et fréquents séjours entre 1946-1957 et a écrit la quasi-totalité de son oeuvre romantique.

La municipalité d'Antibes a honoré récemment la mémoire du grand Nikos en apposant une plaque de marbre, non loin de la petite maison de la rue du Bas-Castelet où vécut l'écrivain.

Sur la plaque dévoilée est inscrite la même phrase qui se trouve sur le tombeau de Nikos à Héraklion, dans son île de Crète natale: "Je ne crains rien, Je n'espère rien. Je suis libre".

La cérémonie s'était déroulée en présence de Madame Eleni Kazantzaki, la veuve de l'écrivain, M. Pierre Merli, maire de la ville d'Antibes et son adjoint Madame Lemaire d'Agaggio, l'actrice Mélina Mercouri, le producteur Jules Dassin et de nombreux autres personnalités locales et admirateurs de l'écrivain.

L'actrice Mélina Mercouri et Mme Eleni Kazantzaki ont remercié la municipalité d'Antibes pour ce geste d'hommage éternel et Mme Lemaire Agaggio, maire adjoint, déléguée aux Beaux-Arts, a évoqué la vie et l'oeuvre du célèbre écrivain grec, considérée comme "une admirable tentative de synthèse spirituelle, qui prend rang parmi les plus hautes entreprises du genre, menées depuis l'origine du monde.

Nos amis connaissent la grande amitié qui liait Kazantzaki et Istrati et bien sûr ils s'associent à ce juste mérité témoignage.

## au point du jour

Dimanche en (p) rose

Sous un béret

Marcel Mermoz ajustant son béret « fait » la couverture de son livre, qui vient de paraître au Seuil, sous le titre « L'auto-gestion, c'est pas de la tarte ». Cela donne le ton de l'ouvrage, dru, vert, libérraire, anti-conformiste, réfractaire, généreux, passionné, utopiste. On trouvera là-dedans, dans cette vie extraordinaire racontée à haute voix, l'expérience de la communauté Boimondau de Valence, ses rêves et ses remous, et une foule d'histoires. Mais, pour beaucoup, ce livre, dédié à Jean Guéhenno et préfacé par Jean-Marie Domenach, sera la révélation d'un personnage hors du commun : le Valentinois Marcel Mermoz. Il y en a des choses, sous ce béret !

vite s. v. p.

( LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ du 11 juin 1978 )

### Ceux qui nous aiment

Des revues signalent l'existence de notre Association et de nos "Cahiers". Il convient d'attirer l'attention de nos lecteurs sur "L'Homme Libre, filade la terre", qu'édite depuis 19 ans Marcel Renoulet. Chaque trimestre, un cahier de 20 pages, paraît pour la plus grande joie des individualistes libérraires et d'esprit libre. Abonnement annuel: 16 Fr. - Marcel Renoulet, B.P. 282-4206 St-Etienne.

● Service de librairie. - Nous pouvons fournir aux Amis les ouvrages suivants:

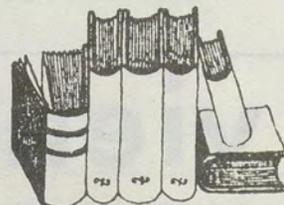
- Panaït Istrati: Confession pour vaincus, 38 Fr. franco.

- Pierre Melet: Le Galvaudeux, 20 Fr. franco; Trente ans aux services des Bergers, 45 Fr. franco.

- Sarah Safir-Licnevski: Les fantômes de Fontana rosa, 45 Fr. franco.

- Edouard Raydon: Panaït Istrati, vagabond de génie, 18 Fr. franco.

- Monique Jutrin-Klener: Panaït Istrati, un chardon déraciné, 25 Fr. franco.



# œuvres de

## PANAIT ISTRATI

Préface de Joseph Kessel.

### I

KYRA KYRALINA.

*Préface de Romain Rolland.*

- I. *Stavro.*
- II. *Kyra Kyralina.*
- III. *Dragomir.*

ONCLE ANGHEL.

- I. *Oncle Anghel.*
- II. *Mort de l'oncle Anghel.*
- III. *Cosma.*

PRÉSENTATION DES HAÏDOUCS.

*La retraite du Vallon obscur.*

*Récit de Floarea Codrilor.*

*Élie le sage.*

*Récit d'Élie le sage.*

*Spilca le moine.*

*Récit de Spilca le moine.*

*Movila le vataf.*

*Récit de Movila le vataf.*

*Jérémie, le fils de la forêt.*

*Récit de Jérémie.*

*Un haïdouc.*

*Réplique du haïdouc.*

DOMNITZA DE SNAGOV.

*Vers Snagov.*

*A Snagov.*

*Après Snagov.*

### II

CODINE.

*Une nuit dans les marais.*

*Codine.*

*Kir Nicolas.*

MIKHAIL.

MES DÉPARTS.

*La taverne de Kir Léonida.*

*Capitaine Mavromati.*

*Direttissimo.*

LE PÊCHEUR D'ÉPONGES.

*Avertissement de l'auteur.*

*Le pêcheur d'éponges.*

*Bakâr.*

*Entre l'amitié et un bureau de tabac.*

*Immortalité.*

*Sotir.*

### III

*Préface à Adrien Zograffi*

LA MAISON THÜRINGER

LE BUREAU DE PLACEMENT

MÉDITERRANÉE (*Lever du soleil*)

- I. *Moussa*
- II. *Sarah et ses... bars*
- III. *Joies et misères « égyptiennes »*
- IV. *En Syrie : Solomon Klein*

MÉDITERRANÉE (*Coucher du soleil*)

- I. MOUSSA. *Une soirée théâtrale*
- II. *Qui est l'auteur d' « Hamlet »*
- III. *Moines du Mont-Athos*
- IV. *Les passions du Lac-Salé*
- V. *Mort de Mikhaïl*
- VI. *L'appel de l'Occident*

### IV

LES CHARDONS DU BARAGAN.

TSATSA-MINNKA.

*L'Embouchure.*

*La disparition du noaten.*

*La faute de Tsatsa-Minnka.*

*A Japsha Rouge.*

*Sima et son bien-être.*

*Barbatt à sa mesure.*

*L'inondation.*

*La vengeance de Sima.*

*La retraite des eaux.*

*« Milostivul satului »*

*Décomposition.*

*Redressement.*

NERRANTSOULA.

*Avertissement.*

*Présentation.*

*Première partie.*

*Deuxième partie.*

*Troisième partie.*

LA FAMILLE PERLMUTTER.

*Les vieux Perlmutter.*

I. *Isaac Perlmutter.*

II. *Schimke Perlmutter.*

III. *Esther Perlmutter.*

POUR AVOIR AIMÉ LA TERRE.

*Pour avoir aimé la terre.*

*Confiance.*

Gallimard



POUR MIEUX CONNAITRE ISTRATI .....

LISEZ.....

Monique  
Jutrin-Klener



Panaït Istrati  
un chardon déraciné  
écrivain français, conteur roumain



Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique

FRANÇOIS MASPERO  
1, place Paul-Painlevé, 5<sup>e</sup>  
PARIS

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI  
42, rue du Dr Santy  
26000 Valence. Tél. 43.29.92

FRANCO 25'



**LES CAHIERS  
DES AMIS DE PANAIT ISTRATI**

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

NOM

PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

Abonnement annuel **25 F** 4 NUMEROS

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94

NOTE - Les n° 1 à 18 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI  
42, rue du Dr-Santy  
26000 Valence. Tél. 43.29.92

C.C.P. 30 122 94. LA SOURCE